

Alexander FRATER

*A la poursuite
de la mousson*

Traduit de l'américain par Alain Bories



Éditions Picquier

Prologue

Le tout premier son que j'ai entendu est celui de la pluie : une pluie tropicale, une de ces pluies qui semblent posséder un poids, une masse, presque métalliques. Tandis que ma mère éprouvait ses premières douleurs, il commença à pleuvoir à seaux sur notre petit hôpital de mission, dans notre île du sud-ouest du Pacifique. La pluie continua pendant l'accouchement et se poursuivit encore un moment après ma naissance ; elle martelait le toit en fer galvanisé et bruissait dehors dans les lourdes frondaisons.

C'est mon père qui pratiqua l'accouchement : il était le seul médecin à des milliers de kilomètres à la ronde. Plusieurs fois par semaine, il partait en bateau à moteur pour répondre aux appels d'urgence et parcourait des distances considérables en mer pour atteindre ses patients dans les villages ou hameaux les plus reculés. Il s'intéressait donc au temps pour des raisons professionnelles précises ; il avait installé dans le jardin de l'hôpital un pluviomètre de verre gradué et un anémomètre grinçant : il relevait et archivait différents paramètres, dont le volume des précipitations, les heures d'ensoleillement, la vitesse du vent et sa direction.

Plusieurs années plus tard, il consulta ses dossiers et me dit que, le jour de ma naissance, il était tombé

cinquante-trois millimètres d'eau en sept heures et douze minutes. La pluie avait fait tomber les fleurs des arbres et emporté pas mal d'humus. Notre petite île était jonchée de fleurs et parfumée de senteurs humides et douces ; autour de l'île, l'eau du lagon était troublée par des tonnes d'alluvions en suspension. La mer était peu agitée et la houle faible.

Bien entendu, je n'ai aucun souvenir conscient de ces événements mais je pense qu'ils ont laissé leur marque en moi. Je vécus cinq ans dans les îles jusqu'à ce que la menace de l'invasion japonaise décide mon père à nous faire évacuer – ma mère, ma sœur et moi-même – en direction de l'Australie ; nous partîmes sur un vieux tramp à vapeur à la coque rouillée : le jour de son appareillage, le vent était faible et il y avait eu une rosée abondante avant l'aube.

Pendant ces cinq années, je vécus des milliers d'heures de pluie et des événements météorologiques d'une rare violence. Des dépressions tropicales sillonnaient l'océan, accompagnées de fortes précipitations, de vents de force 8 et de mers démontées ; je les accueillais avec enthousiasme.

Tout commençait comme un concert classique, avec les coups de tonnerre et les éclairs de l'inévitable ouverture, que j'adorais ; mais on m'avait enseigné à les observer de façon scientifique ; je comptais les secondes entre l'éclair et le tonnerre ; à raison de cinq secondes du mille, je pouvais mesurer l'approche de l'orage, calculer le moment précis où tomberait l'averse écumante, avec tout ce qu'elle apportait de soulagement et de fraîcheur ; la maison était envahie par les odeurs du jardin ruisselant ; peut-être était-ce l'électricité statique qui libérait de mystérieuses vagues d'odeurs : le parfum des frangipaniers et du jasmin balayait les pièces de la maison puis dérivait çà et là, en

poches intensément parfumées qui demeuraient longtemps après la fin de la pluie. J'aimais l'atmosphère d'intimité des orages, la façon dont les rideaux de pluie, montant jusqu'au ciel, entouraient l'île et l'isolaient du reste du monde.

Tout cela était admirablement représenté dans un tableau accroché au chevet de mon lit. C'était une gravure encadrée datant du règne d'Edouard VII ; les couleurs étaient épouvantables ; la scène représentait une pluie torrentielle tombant sur une chaîne de collines escarpées couvertes d'herbe. On voyait des temples sur les crêtes : il s'agissait donc d'un paysage oriental. Plus bas dans les forêts, on distinguait des tigres et des Pygmées nus, armés de lances. A un endroit, les tigres échappaient aux Pygmées ; plus loin, les Pygmées fuyaient devant les tigres. Mais ce que ce tableau avait d'unique, c'était la façon dont il représentait le poids et la densité de la pluie. L'eau tombait de façon torrentielle de nuages bas courant dans un ciel plombé ; d'innombrables cataractes écumantes cascadaient à flanc de colline. Des nappes de pluie compacte flottaient en l'air, gonflées comme des spinnakers ; des torrents déferlaient sur les pentes. L'ensemble de la scène avait une curieuse opacité vert bouteille donnant l'impression que l'artiste – L. Geo Lopez, à en croire la signature – avait peint un paysage englouti au fond d'un lac.

Ce chef-d'œuvre était identifié par une gracieuse légende gravée : « Cherrapunji, Assam : l'endroit le plus arrosé au monde » ; mes parents l'avaient reçu en cadeau de mariage. J'étais profondément attaché à ce tableau ; plus tard, quand je fus évacué en Australie à cause de la guerre, je soignai mon mal du pays en désirant simplement le retrouver. Il jouissait dans mon esprit d'une sorte de sombre aura, comme une icône, qui m'aidait à supporter l'obscurité de mon dortoir.

Mon père aussi avait pour cette gravure une profonde admiration ; il disait qu'elle mettait bien en évidence les turbulences de convection. Et puis, il représentait la mousson indienne en train de produire les pluies les plus violentes du monde ; ce que L. Geo Lopez avait représenté là, sans peut-être s'en rendre compte, était l'abondance des précipitations que l'on obtient quand la ceinture de la haute troposphère se heurte à ces reliefs altiers.

— ... Qu'elle aborde, naturellement, de façon oblique, précisait mon père.

Il connaissait le sujet. Ce cadeau lui avait été offert par un vieil ami de Glasgow, du nom de Wapshot, qui avait travaillé à Cherrapunji en tant que missionnaire de l'Eglise d'Ecosse ; la correspondance qu'il entretenait avec mon père était essentiellement faite de données météorologiques. Certains chiffres de précipitation cités par Wapshot laissaient mon père bouche bée : huit cent quatre-vingt-dix millimètres en vingt-quatre heures ! Le sol était tellement saturé d'eau que les enterrements étaient impossibles : on plaçait les cadavres dans des bacs remplis de miel sauvage en attendant que la terre soit assez sèche pour les recevoir. Ce miel avait un léger goût d'orange et, d'après Wapshot, donnait aux cadavres un glissant lubrique : ils étaient aussi difficiles à manipuler que des anguilles.

Mon père parlait souvent d'aller à Cherrapunji. Il avait pour cette ville un respect météorologique comparable à ce qu'il éprouvait, sur le plan religieux, pour les stations de chemin de croix ; un voyage à Cherrapunji au plus fort de la mousson, avec son pluviomètre, aurait été pour lui une sorte de pèlerinage.

Deux ou trois fois par an, toujours à la même saison, nous avions nous aussi droit à des représentations climatiques de gala : en général, les cyclones s'annonçaient avec une lune rouge, une aube violette, et des nuages matinaux d'un vert huileux. Le soleil – si l'on réussissait à

l'apercevoir – était souvent entouré d'un halo partiel, dont l'ouverture indiquait la direction d'où le vent allait souffler. Le baromètre baissait si vite qu'il en tombait presque du mur. La mer avait une curieuse transparence, une étrange torpeur s'installait. Les feux domestiques du village montaient en colonnes régulières, formant toute une architecture de colonnades et d'arcs-boutants qui semblaient soutenir le plafond voûté de nuages noirs. On entendait les aboiements des chiens et les pleurs des bébés provenant d'îles voisines. Toutes les petites embarcations se mettaient à l'abri. Dans les maisons, on mettait en place les volets prévus en cas de cyclone.

C'est mon père qui s'occupait de donner les avis de tempête grâce au mât traditionnel planté devant l'embarcadère de l'hôpital : le pavillon blanc voulait dire « plus tard » (douze heures ou davantage), le pavillon jaune « bientôt » (six heures) et le pavillon noir « imminent ». Ces pavillons étaient coupés dans une étamine à double chaîne, en pure laine, fabriquée spécialement pour l'Amirauté ; ils étaient conçus pour résister aux pires conditions et c'était à moi de les hisser et de les amener. Dans ces îles basses et exposées, les insulaires étaient à l'affût du moment où je hisserais le pavillon noir ; ils savaient qu'ils devraient peut-être grimper au sommet des cocotiers, couper à la hache les palmes et s'attacher aux troncs. Ces arbres élancés ne représentaient pas un fardage suffisant pour être cassés par le vent ; et les vagues géantes pourraient déferler sur le sol à leurs pieds sans leur faire de mal.

Une seule fois nous avons connu le passage de l'œil du cyclone, le centre redouté du tourbillon ; il est arrivé droit sur nous et est passé juste au-dessus de nos têtes, avec la précision d'un avion qui verrouille son système de navigation sur une radiobalise. Au moment où le mât de l'anémomètre a cassé comme un arbrisseau, l'appareil marquait

cent trente nœuds, c'est-à-dire le double de la force 12, la vitesse la plus élevée de l'échelle de Beaufort. Un raz-de-marée balaya l'île, le vent hurlait avec une telle violence que nous ne pouvions échanger qu'en lisant les mots sur les lèvres. L'ouragan frappait notre maison avec des impacts semblables à des coups de massue, qui faisaient trembler et grincer toute la charpente ; au plus fort, on se serait cru à bord d'un navire faisant route, secoué par un petit tangage sec, complètement déstabilisé ; le toit ployait, s'étirait et gauchissait sur ses chevrons de pitchpin. Le toit nous inquiétait d'autant plus que nous voyions nos voisins perdre les leurs ; nous vîmes passer au fond du jardin quarante mètres carrés de tôle ondulée bleue fabriquée à Cambridge, et qui appartenait précédemment à M. Tallboys, des travaux publics ; nous le vîmes traverser notre terrain, puis prendre rapidement de l'altitude en direction du sud vers l'Australie.

Pendant tout ce temps, j'observai une lumière particulière dans les yeux de mon père ; il avait beau être inquiet, au fond il jubilait. Et moi aussi. Pour des passionnés de météorologie, c'était une occasion à ne pas rater, un grand spectacle classique auquel nous assistions de la loge d'honneur.

Un soir de 1941, pendant la saison des pluies, mon père entra dans la cuisine et nous annonça que les Japonais avaient bombardé Pearl Harbour. Ce jour-là soufflait une faible brise du sud et le ciel était partiellement couvert (altocumulus pommelés) ; je n'avais jamais vu mon père aussi pâle ni aussi agité. Je sentais la colère en lui, elle faisait soudain ressortir son accent écossais. Il savait que cette nouvelle annonçait la fin de notre vie sur l'île, ce que je ne compris que plus tard. Des rumeurs commencèrent à courir presque immédiatement : un planteur de Malekula aurait aperçu la flotte de bataille impériale au crépuscule.

Un cargo immatriculé à Yokohama aurait, disait-on, déchargé à Santo des centaines de bicyclettes pour préparer l'arrivée de l'infanterie de Tojo ; un Japonais installé sur place, qui cultivait de superbes poivriers à Efate, recevrait de Tôkyô, sur son poste à galène, des instructions codées concernant l'invasion.

Mon père fit creuser une tranchée dans le carré d'ignames derrière la maison. Il appelait ça un abri antiaérien, mais il se remplit d'eau en quelques heures. Des lotus violets prirent racine et fleurirent. Des grenouilles s'y installèrent ainsi que, à notre surprise, un triton d'une espèce particulière : d'après notre jardinier, l'animal était tombé du ciel au cours d'une averse. La puissance d'évaporation du soleil du Pacifique Sud était-elle vraiment suffisante pour aspirer, comme une pompe géante, ces petites choses vivantes qui se tortillent dans la mer ?

Enfin, on entendit un avion dans le ciel, très tard un soir. Le bruit nous fit sortir du lit, et nous bondîmes dans l'abri ; trop excité pour remarquer l'inconfort de notre position, je scrutai le ciel tandis que me parvenaient les coassements et les plongeurs discrets de la faune de la mare.

— Il n'y en a qu'un, observa mon père au bout d'un moment.

Il savait de quoi il parlait, car il avait vu des avions outre-mer ; ici, on n'en avait jamais vu, c'était pour moi un événement : j'enrageais de ne voir que ce ciel noir et sans lune ; il n'y avait même pas une étoile. Normalement, elles brillent avec une telle force que l'on pourrait presque, à leur lumière, enfiler un fil dans le chas d'une aiguille ; mais, ce soir-là, les cirrocumulus d'altitude cachaient tout.

— C'est probablement un Zero, déclara mon père. On dirait qu'il tourne en rond.

Soudain, à trois cents mètres de chez nous, une fantastique colonne de lumière jaillit du jardin de la résidence ;

la lumière était si puissante, droite comme un i, qu'elle semblait vouloir percer toute l'atmosphère terrestre à la recherche d'astéroïdes dans l'espace.

— Dickie a allumé son projecteur, remarqua ma mère, surprise.

Le projecteur de Dickie oscillait et vibrait, le temps que son propriétaire le prenne en main ; puis il commença à balayer méthodiquement le ciel et, tout soudain, nous vîmes l'avion : un petit copeau d'argent très haut au-dessus de nos têtes. Deux puissantes explosions résonnèrent sur le terrain de la résidence. Dickie avait fait en Afrique la chasse au gros gibier et venait de décharger sur l'intrus les deux canons de son fusil à éléphant. Il le rata. Nous entendîmes le Japonais s'éloigner vers le nord pour retourner à son porte-avions. Le projecteur vacilla sur son support et s'éteignit.

Et ce fut tout. Les rumeurs se firent plus pressantes et plus catégoriques, comme s'il s'agissait d'informations de source sûre ; trois semaines plus tard, mon père nous embarqua sur un tramp à vapeur, infesté de charançons, qui appareillait pour l'Australie. Une foule nombreuse était venue nous faire ses adieux. Les gouvernements français et britannique avaient administré conjointement les Nouvelles-Hébrides pendant un demi-siècle, mais n'étaient jamais arrivés à construire une école. Quand ma mère s'était installée, elle s'était attaquée à ce problème et avait ouvert sa propre école ; elle avait présidé à la construction du petit pavillon au toit de chaume et avait envoyé ses élèves couper du bois dans la forêt pour se faire des bureaux.

Il en vint plus d'une centaine sur la jetée ce matin-là, c'étaient les seuls indigènes alphabétisés ; ils se mirent à chanter, comme il est d'usage dans les îles pour faire ses adieux.

Parmi eux, je vis ce vieux farceur de Moses, notre jardinier : il m'avait presque convaincu que j'étais la

réincarnation d'un dieu de la pluie très connu. Il avait consulté les présages dans les entrailles d'un poulet et vu sur mon dos une curieuse tache de naissance en forme de crabe : ses conclusions m'avaient tellement séduit que je ne m'étais jamais beaucoup soucié de mon avenir professionnel, le métier de dieu me semblant une perspective alléchante. Le doute ne s'instilla dans mon esprit que plus tard, à l'initiative d'un professeur d'études bibliques incrédule, à Melbourne. Bref, c'était dur pour moi de faire mes adieux à Moses.

En route pour l'Australie, nous traversâmes une profonde dépression tropicale ; le vent monta à cinquante nœuds, les vagues déferlaient en laissant derrière elles de longues traînées d'écume ; les embruns soufflés par le vent rendaient l'air opaque. J'étais malade comme un chien mais cela ne m'empêcha pas de noter l'évolution du temps et du baromètre, afin de pouvoir envoyer à mon père une lettre vraiment intéressante.

A Melbourne, je découvris un phénomène qui m'était inconnu : l'hiver. En vérité, ces hivers-là étaient fort doux : une radio locale mit toute la ville en effervescence quand, par plaisanterie, elle annonça qu'il neigeait sur Collins Street. Mais cette sensation de froid était bizarre et peu confortable. Jamais encore je n'avais grelotté. Je n'avais jamais non plus dormi sous des couvertures. Leur poids me donnait des cauchemars, j'avais l'impression de gésir dans une tombe, enterré vivant.

Pour la première fois, je vis des éclairs sans tonnerre, suivis par un interminable silence, des centaines de secondes comptées en vain tandis que le ciel restait muet.

La pluie était froide, parfois un simple crachin mais jamais très abondante. Un de mes camarades d'école, originaire du centre aride de l'Australie, l'observa comme une grande nouveauté. Là où il vivait, il arrivait qu'on ne voie pas une goutte pendant des années ; il y faisait une

chaleur telle qu'une allumette tombée sur le sol s'y enflammait spontanément. Il aimait cet hiver méridional qui le remplissait de santé et d'énergie. Il est probable que ce climat avait le même effet sur moi, mais au début, il ne servit qu'à me faire davantage regretter l'endroit d'où je venais. Je me plaignis du froid à mon père ; il me répondit par des taquineries, en me demandant des nouvelles de mes chiens de traîneau et si j'aimais manger du pemmican. Il me rappela que Melbourne jouissait de températures aussi clémentes que Porto, au Portugal, ville célèbre pour ses vins fins et son climat idéal. Après tout, je n'étais pas si à plaindre.

Il me donna aussi des nouvelles de l'île, qui n'était pas occupée par les Japonais mais par les Américains. Ils étaient arrivés les premiers et avaient bloqué les Japonais à bonne distance, dans les îles Salomon. Une énorme base de la marine américaine était sortie du sol sur l'île d'Efate, à quelques centaines de mètres de notre hôpital. Mon père était gâté : il avait à sa disposition des quantités inépuisables de poulet frit, de café fraîchement moulu, et des steaks gigantesques si tendres qu'on pouvait presque les couper à la fourchette : ses lettres reflétaient son ahurissement ; de son bureau, il voyait des navires de guerre entrer et sortir du port à toute vapeur, des avions de combat vrombir de toutes parts, des hydravions Catalina tracer leur sillage écumant dans la mer à un jet de pierre de sa fenêtre. Mais il nous parlait aussi d'autres choses : l'ensoleillement et les précipitations, cette soirée aberrante où le vent, on ne sait pourquoi, s'était mis à souffler du sud ; les trombes qu'on avait signalées au large de Tanna ; la phosphorescence accrue de notre lagon ; un arc-en-ciel intéressant doté d'un arc secondaire très fin, aux couleurs inversées, à neuf degrés à l'extérieur de l'arc principal...

Cependant, contrairement à ses habitudes, il ne traitait ces questions que de façon superficielle. On eût dit que

son intérêt pour la météorologie allait s'atténuant. Je trouvais qu'il parlait avec davantage de passion de son premier whisky glacé à la menthe que du dernier ouragan – signalé dans les journaux australiens – et dont la « queue » avait effleuré notre île. Je me dis que les Américains avaient pris beaucoup d'importance à ses yeux. J'étais un peu jaloux de ces gens qui débarquaient chez lui avec des plats, des boissons et des livres, qui plaisantaient avec lui, l'invitaient à des séances de cinéma et à des spectacles ; il avait vu les sœurs Andrews se produire à la base et, lors du dîner de Thanksgiving, il avait mangé de la dinde. De la dinde ! En plein Pacifique Sud ! Il signala à la marine américaine un dangereux récif qui n'était pas porté sur les cartes et qu'il avait repéré au cours d'une de ses premières sorties en bateau à moteur ; on corrigea les cartes de la marine et ce récif fut baptisé du nom de mon père. C'était enregistré, c'était officiel : ils avaient mis son nom sur la carte !

Quel éblouissement pour un jeune Ecossais timide d'origine modeste, élevé dans un idéal de service et de sacrifice ! On avait appris à mon père à ne pas attendre grand-chose de la vie présente, sa récompense viendrait dans la suivante ; mais les Américains l'épataient. Je le blâmais sévèrement de ce changement, mais il y a une chose dont je ne me rendais pas compte à l'époque : il s'appliquait à nous envoyer des lettres anodines et même amusantes, mais en fait, la guerre n'était pas drôle pour lui. Elle n'avait même rien de glorieux : son travail ne se déroulait pas sous le feu de l'ennemi, mais il lui fallait résoudre sur place les problèmes de l'arrière. Une épidémie de rougeole emporta d'innombrables enfants indigènes, qui tombèrent comme des mouches faute d'immunité naturelle ; il diagnostiquait d'île en île les éruptions et les taches révélatrices à l'intérieur des joues des enfants ; il se multipliait à bord de sa chaloupe chargée de collyre à

l'acide borique pour les yeux, de bismuth et d'opium pour les intestins, et de sulfamides et de sulfate de magnésium pour les complications pulmonaires. En général, il arrivait juste trop tard.

On n'avait pas encore découvert les antibiotiques. Les remèdes miracles de mon père c'étaient les sulfamides mais, par comparaison avec les médicaments modernes, c'étaient de bien piètres alliés ; pourtant, chaque piqûre soulevait les plus grands espoirs. Quand arriva la pénicilline, la chose la plus spectaculaire fut pour mon père de voir toutes les caisses que les Américains portèrent sous sa véranda. Il nous en parla dans une lettre que la censure avait découpée au point qu'elle ressemblait à un origami japonais ; il avait observé que cet antibiotique semblait efficace contre la pneumonie, la méningite et les furoncles, mais pas contre la malaria. Il fallait en injecter dix mille unités toutes les trois heures et, comme le poisson, le produit finissait par s'avarié même si on le conservait en glacière.

L'épidémie de rougeole fut suivie par la grippe, et puis de nouveau par la rougeole. Il me confia plus tard qu'à un moment, il avait craint l'extinction pure et simple de toute la population indigène de l'archipel. Il était en train de vivre un cauchemar aux dimensions cataclysmiques, quelque chose comme le déluge ou les plaies d'Égypte, et il n'y pouvait rien.

En outre, il y avait les blessés alliés qui affluaient à l'hôpital de la mission, en provenance des champs de bataille des îles Salomon. Les Américains, dont l'hôpital était surchargé, lui envoyaient des médicaments, des instruments chirurgicaux et des caisses de bourbon. Un beau matin, Moses, notre jardinier, se plaignit d'avoir la fièvre ainsi que de curieuses protubérances sur les oreilles. Mon père posa son diagnostic : c'était la lèpre. Puis il fit

à Moses une piqûre de Moogrol¹, il y eut des complications vaguement grippales et, quelques semaines plus tard, notre jardinier était mort. Peu après, mon père hospitalisa le pilote d'un avion de reconnaissance japonais abattu dans la région; l'aviateur souffrait de brûlures et au moment où l'infirmière-chef se penchait sur lui, il dégouilla une grenade qu'il était parvenu à cacher; la malheureuse s'appelait Molly, c'était une Australienne blonde passablement étourdie qui avait assisté à ma naissance. Mon père venait de la quitter quelques secondes plus tôt pour se brosser les mains avant d'opérer un patient de la cataracte.

Pendant ce temps, à Melbourne, je commençais à m'acclimater; je prenais goût aux phénomènes saisonniers tels que les feux de bois et les gaufres grillées. Mon professeur de sciences, d'origine portugaise, me confirma que le climat de Porto était identique à celui de Melbourne et connu dans toute l'Europe pour son agrément et sa régularité.

Comme aucun de mes camarades d'école ne s'intéressait à la prévision du temps, je finis par y renoncer pour m'intéresser à d'autres sujets.

Après la capitulation, mon père vint nous rejoindre en Australie, malade, épuisé: il avait besoin d'une longue convalescence. Il était aussi sans ressources et accepta immédiatement un poste bien mieux payé, en qualité de directeur de l'école de médecine des îles Fidji: cet établissement offrait aux insulaires des cours de chirurgie élémentaire, d'obstétrique, de santé publique et de médecine tropicale en quatre ans. Pour des raisons pratiques, j'insistai pour que la météorologie soit mise au programme:

1. Produit utilisé dans les années quarante pour le traitement de la lèpre.

un jour, ces étudiants devraient se rendre en chaloupe à moteur dans les atolls écartés. Ma suggestion l'amusa, ce qui confirma à mes yeux que sa vieille passion l'avait quitté. Aux Nouvelles-Hébrides, l'isolement nous avait obligés à nous débrouiller par nous-mêmes : le climat était un adversaire implacable et capricieux qui avait contraint mon père à une vigilance obsessionnelle dans le but de garder l'avantage. Mais à Suva, la trépidante capitale des îles Fidji, le gouvernement avait des experts munis d'instruments perfectionnés pour faire cela à votre place. Leurs prévisions étaient lues quotidiennement à la radio, mais mon père ne les écoutait que d'une oreille. Ses voyages épiques dans de petites embarcations étaient pour lui une chose du passé : tout ce dont il avait besoin à présent, c'était de savoir s'il devait ou non prendre son parapluie pour aller au travail.

Il ne parla plus jamais d'aller à Cherrapunji, l'endroit le plus arrosé du monde. Wapshot était mort en combattant les Japonais à Kohima, non loin de là, lors d'une furieuse bataille livrée en pleine mousson. A présent, il était enterré sous la pelouse d'un court de tennis, dans le jardin de la vieille résidence de l'ambassadeur britannique adjoint ; il m'est arrivé de me demander s'il avait été embaumé, lui aussi, dans le miel.

Les Britanniques décernèrent à mon père une médaille qu'il m'a léguée en même temps que son vieux baromètre Smart & Mason. La médaille est contenue dans une petite boîte de cuir portant les mots « MBE CIVIL ». La décoration consiste en une croix de Malte en argent surmontée d'une couronne et suspendue à un ruban couleur de homard, mais qui a terni : il est à présent couleur corail. La brochure jointe précisait qu'il s'agissait d'une décoration de cinquième classe de l'ordre excellentissime de l'Empire britannique ; je me demande parfois selon quels critères le comité d'attribution des médailles civiles a conclu que

mon père ne méritait pas la quatrième classe. La brochure demandait également qu'à la mort du récipiendaire, ses parents signifient son décès à la chancellerie centrale des ordres de chevalerie, située dans le palais Saint James, à Londres SW1.

Quand le temps fut venu, je m'exécutai ponctuellement.

1

À l'automne de l'année 1986, je fus pris dans un étrange enchaînement de circonstances qui devait m'entraîner successivement dans un oasis du Turkestan chinois, puis dans un célèbre hôpital universitaire de Londres et enfin à Cherrapunji, l'endroit au monde que mon père avait toujours rêvé de visiter.

D'abord, je me rendis par voie de terre du Pakistan jusqu'à Kashgar, en Chine occidentale. Le voyage dura trois jours et commença par sept cents kilomètres sur la Karakoram Highway, que l'on venait d'ouvrir ; elle suit un embranchement de l'ancienne route de la soie et monte, de col en col, jusqu'à la frontière chinoise. Cette route nous fit traverser la Hunza, une vallée secrète aux beautés enchanteresses : les champs de sarrasin mûrissant se teintaient de rose à la lumière du soir tandis que des bannières de soie lumineuse flottaient parmi les noyers. Nous passâmes au pied du Rakaposhi, une des plus jolies montagnes au monde. Entouré de nombreux sommets moins élevés qui semblaient s'éloigner dans le lointain, le Rakaposhi faisait penser à une vedette de music-hall accompagnée de sa troupe et de ses choristes. Nous nous arrêtâmes pour acheter des abricots près d'une minuscule mine de rubis qui n'était plus exploitée qu'à la demande ; un fort médiéval se dressait en face de nous : là, les

voyageurs de la route de la soie s'acquittaient jadis de leurs droits de péage ; par les embrasures du pressoir, on tirait des balles de grenat sur les resquilleurs.

La KKH¹ était criblée de gigantesques nids de poule, cela n'empêchait pas notre véhicule de foncer à des allures de Formule 1 tout en faisant des embardées sauvages pour éviter les éboulis. Le Pakistan n'a pas les moyens de s'offrir la technologie nécessaire pour consolider des falaises verticales, mais il ne manque pas de dessinateurs de grand talent : partout, des panneaux peints de façon exquise nous avertissaient des périls qui nous attendaient. Nous franchîmes en frissonnant le col de Khunjerab et, à plus de 4 000 mètres d'altitude, traversâmes le dôme glacé et poussiéreux qui domine la Chine ; les monts Kunlun défilaient à notre droite et le Pamir à notre gauche, tandis que la chaîne du Karakoram déroulait ses ondulations majestueuses en face de nous. Ces paysages sont si vastes que l'œil humain a du mal à en prendre la mesure ; les messages optiques incroyables que recevait mon cerveau incrédule ne cessaient d'être renvoyés pour vérification.

La route pierreuse avait une surface ondulée que les chauffeurs survolaient à toute vitesse ; ils ne ralentissaient que pour franchir les gués, mais pas pour faire de longs détours au milieu des cratères invraisemblables des pâturages de yacks. La descente vers le désert du Taklamakan est un paysage désolé de rochers, ébranlé par les tremblements de terre et les dynamiteurs. Là, la route était encore en construction ; les travaux avançaient au petit bonheur la chance, avec plusieurs tracés concurrents mis en œuvre en même temps. Des bulldozers s'acharnaient constamment à détruire les sections que d'autres venaient de tracer ; des équipes de terrassiers obstructionnistes (« Rien que des condamnés ! » marmonnait le chauffeur)

1. La Karakoram Highwa (*N.d.T.*).

entassaient des rochers là où d'autres avaient laborieusement nettoyé la place. Au lieu d'imposer un ordre à ce paysage, ils ne faisaient qu'ajouter à sa confusion originelle ; l'air était lourd de poussière, de dangers et de haine rentrée.

Parfois, nous repérions dans ce chaos un bulldozer qui progressait vers le nord-ouest, la direction dans laquelle nous nous dirigions ; nous nous mettions dans sa trace tandis qu'il nous ouvrait un passage en poussant les rochers et les camions renversés ; notre chauffeur avait une longue expérience de la région et esquivait avec brio les camions dont les conducteurs facétieux essayaient de nous pousser dans le lit de la rivière en contrebas ; jouant en virtuose de ses quatre roues motrices, il réussissait toujours à se faufiler pour nous sortir des situations les plus délicates tandis que des gerbes de basalte tintaient contre le bas de caisse.

La dernière partie du trajet, au milieu des collines escarpées du Taklamakan, fut parcourue à 130 kilomètres heure. Nous arrivâmes à Kashgar couverts de poussière et perclus de courbatures. Là, nous mangeâmes des melons : ils coûtaient dix centimes la pièce et il y en avait tant que leur parfum embaumait la ville.

Après quelques jours à Kashgar, nous revînmes par le même chemin.

Je rentrai à Londres. Au bout d'une semaine, je me réveillai un beau matin avec une sensation curieuse : je ne sentais plus mes pieds. Rien d'inquiétant, pensai-je : j'avais dû nouer mes chaussures trop serré ou dormir dans une position bizarre. Le lendemain, l'engourdissement atteignait les genoux et, le surlendemain, la taille. Je commençai à m'inquiéter mais sans pour autant céder à la panique. Il s'agissait peut-être d'un virus, quelque infection contractée en Orient, voire un

phénomène psychosomatique ; je résistai fermement à l'idée que cela pût être vraiment grave. Avec un peu d'imagination, on peut élever cette forme de résistance au niveau d'un art.

Mon scepticisme fut sérieusement ébranlé lorsque l'engourdissement atteignit la poitrine et s'étendit jusqu'aux mains, qui commencèrent à me picoter comme si j'avais des garrots autour des poignets. Un peu plus tard le même jour, je pris soudain conscience que je ressentais les premiers symptômes d'une sclérose en plaques : là, ce fut la panique.

Mon docteur fit preuve d'un détachement professionnel au-dessus de tout éloge : à son ton, je compris que les nouvelles qu'il allait m'annoncer ne risquaient pas de me faire mourir de rire. Enfin, il conclut :

— Eh bien, euh... Je crains que ce ne soit assez grave.

— Vraiment grave ? Qu'est-ce que j'ai ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce la sclérose en plaques ?

— Je n'en suis pas certain ; vous êtes un peu âgé pour ça. Il est rare qu'on l'attrape après quarante ans.

— Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ?

— Beaucoup de choses. Je pense que vous feriez mieux de consulter un spécialiste. Avec un peu de chance, nous pourrions même vous faire examiner par John Morgan-Hughes.

Il attrapa le combiné et téléphona à Londres, au service de neurologie de l'hôpital national, sur Queen Square. Le médecin-chef qui s'occupait des entrées l'écouta un moment, puis posa une question qu'il me transmit : pouvais-je encore avoir une érection ?

— C'est un Australien, me murmura mon docteur.

Je pris ceci comme une question mondaine de routine et m'appliquai à y répondre dans le même esprit. Le médecin-chef me conseilla de me faire hospitaliser dès le

lendemain matin, à 9 heures ; John Morgan-Hughes me verrait, un lit m'attendrait.

Au moment où je le quittai, mon docteur me dit que le National était probablement le meilleur hôpital dans ce domaine, le numéro un mondial de la neurologie. En y arrivant, je trouvai un bâtiment du début du siècle, sonore et délabré, dominant une placette où il était presque impossible de se garer. À l'intérieur, je fus accueilli par les odeurs de friture et d'encaustique qui règnent dans les pensionnats. On me dirigea vers un ascenseur qui était en panne. Je demandai mon chemin à un maçon qui contemplait d'un œil sombre le plafond déplâtré : s'y enchevêtraient au grand jour des tuyauteries qui devaient dater de la reine Victoria.

— Je n'en sais fichtre rien, mon garçon ! me répondit-il, pensif.

Je me mis à déambuler dans les couloirs et tombai sur le service des consultations externes ; la pièce était encombrée de fauteuils roulants sur lesquels des patients, en proie à différentes formes de paralysie agitante, tremblaient de façon plus ou moins convulsive.

À l'intérieur du service, un jeune neurologue me jaugea de loin un bon moment avant de s'approcher et de me faire déshabiller ; pour un neurologue, la première impression est importante : outre les signes évidents de handicap physique, y a-t-il des signaux plus subtils ? Le patient est-il, par exemple, hargneux, soupçonneux, hostile, déprimé ou distrait ? J'étais tout cela à la fois et, par-dessus le marché, j'avais peur. Je m'allongeai et il se mit à me poser des questions, debout à côté du lit ; absorbé dans ses pensées, il me passait du coton sur les membres ou me grattait avec la pointe d'une aiguille. Il fit tinter un diapason et le posa sur la plante de mon pied.

— Est-ce que vous sentez quelque chose ?

Il me dit qu'il était plus difficile d'être neurologue que de jouer en première division de football.